

Introduction aux travaux de la VIII^e Rencontre des Écrivains

Jacques Godbout

Volume 12, Number 3, May–June 1970

L'exploitation de l'écrivain : son travail et son salaire

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60288ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Godbout, J. (1970). Introduction aux travaux de la VIII^e Rencontre des Écrivains. *Liberté*, 12(3), 5–20.

« Mieux vaut une littérature médiocre qui dialogue avec son peuple qu'une « bonne » littérature sourde à la voix de ceux à qui elle parle et dont elle doit être l'expression ».

« La solitude de l'auteur et du lecteur, leur ignorance mutuelle semblent inséparables de l'acte littéraire tel que nous le connaissons de nos jours ».

ROBERT ESCARPIT

Une enquête menée ce printemps par des étudiants de la Faculté des Lettres de l'Université de Montréal nous rappelle que moins les gens lisent, plus ils croient que l'écrivain peut gagner un salaire d'écrivain. En fait plus du tiers des personnes interrogées affirme que les droits d'auteur suffisent à l'écrivain.

Les deux autres tiers ont, pour l'écrivain, beaucoup de pitié, parce que, disent-ils, il doit de toute nécessité vivre d'un second métier.

Mis à part des interviewés humoristes qui soutiennent que ce second métier peut être un mariage d'argent ou un héritage, les lecteurs imaginent l'écrivain : professeur, journaliste, réalisateur, scénariste à la radio ou à la télévision, avocat ou encore comédien.

Or au niveau du salaire, en effet, les écrivains font pitié car nous savons qu'au pays deux ou trois écrivains de langue française seulement gagnent effectivement mais difficilement leur pain quotidien avec les mots. Nous savons aussi qu'il est de mauvais goût de ramener l'écriture littéraire à un problème de rentabilité, puisque l'écriture est un acte libre et l'écrivain

un être pur... pourtant, chaque fois qu'il a terminé la lecture des épreuves d'un livre, l'écrivain commence à se demander s'il est aussi pur qu'on l'affirme souvent...

Mais aussi, c'est parce que les questions d'argent recouvrent la réalité globale des échanges, et que ces questions d'argent dépassent le bilan financier que nous avons cru devoir choisir d'étudier, en cette VIII^è Rencontre, le travail et le salaire de l'écrivain, son *exploitation* en somme.

Dans l'univers économique l'écrivain est une source de matière première, une sorte de mine, au rendement irrégulier. En termes statistiques, d'ailleurs, cette mine s'épuise en dix-douze ans, habituellement, et l'on a alors pu en tirer de quatre à six livres, avant de la fermer.

Ce qui complique la situation, par contre, c'est que chacun des produits littéraires est un prototype et que les usines de transformation de cette matière première ne peuvent être conçues suivant le modèle industriel, sauf dans des genres très précis — tels le roman policier, le western ou la science fiction.

L'écriture littéraire, au niveau de la production et de la consommation, accumule des situations ambiguës ou contradictoires.

Si la production est artisanale, prototypale, sa première transformation au niveau de l'imprimé, ainsi que sa diffusion peuvent être hautement rationalisées et industrialisées, sa consommation par contre, est elle aussi artisanale.

De plus, l'oeuvre littéraire est un produit d'une souplesse infinie puisqu'elle servira non seulement à la fabrication première d'un livre, mais on en pourra tirer des manuels d'enseignement, des émissions radiophoniques ou de télévision, des adaptations cinématographiques et même parfois des bas de page d'albums photographiques, des thèses, des commentaires, etc.

Le cliché le plus souvent répété, à ma connaissance, depuis 20 ans, dans le monde de la culture, et que l'on retrouve même sous la plume d'André Malraux, veut que le *cinéma* soit à la fois un art et une industrie. Je vous épargne les savantes analyses qui suivent habituellement cette affirmation. Par contre je m'inquiète de ce que les écrivains, à

l'instar des cinéastes, n'affirment pas plus souvent que la littérature est à la fois un art et une industrie.

La littérature ne compte peut-être pas pour beaucoup dans l'industrie du livre [25% contre 75% pour des livres fonctionnels].

Mais il n'est aucun pays alphabétisé au monde qui n'ait de littérature. De plus, dans les pays économiquement les plus avancés, le livre fonctionnel cède lentement la place à la littérature. Il est en effet évident que les banques de données, les manuels composés sur demande par ordinateur et tous les moyens audiovisuels vont amener la disparition d'un bon nombre de livres fonctionnels qui jusqu'à ce jour paraissaient indispensables ou même assuraient la rentabilité des entreprises d'Édition traditionnelles. Mais les ordinateurs ne feront pas de littérature . . . Et il est aussi évident que le loisir, le niveau d'instruction et la richesse relative d'une société encouragent la consommation d'œuvres, non fonctionnelles, mais culturelles, c'est-à-dire qui sont réponses aux questions que soulève le quotidien.

Ce n'est pas à des écrivains que je dirai la fonction qu'exerce la littérature, et comme il est important — à ce niveau — de n'être pas colonisé par des littératures étrangères au risque de perdre, en termes de psychopathologie, sa personnalité.

Nous traiterons, dans cette Rencontre, de l'économie du livre littéraire, sans nous préoccuper outre mesure des livres fonctionnels dont la mise en marché n'implique que peu de risques de toute manière.

Le sens de la démarche que nous proposons est donc le suivant : une prise de conscience des réalités socio-économiques de la diffusion littéraire en vue de préciser les mécanismes qui pourraient nous aider tous à atteindre un objectif commun.

De façon préliminaire et quitte à en transformer l'énonciation, je voudrais définir cet objectif comme suit : *maximiser les relations entre l'écrivain et le lecteur.*

Cela entend aussi bien les relations personnelles, que les relations normales entre le bassin d'écrivains et celui des lecteurs (d'où viendront les écrivains), l'agrandissement du bassin

d'écrivains et de lecteurs, donc l'épanouissement de la littérature.

Ainsi quand on imprime Robbe-Grillet en livre de poche cela n'encourage pas seulement la diffusion de masse d'une littérature difficile, mais cela crée simultanément l'apparition d'écrivains qui viendront *de la* masse. Je sais pour ma part être né du « Livre de poche », vers les années 50...

Ce sont en effet les livres qui donnent naissance aux écrivains, c'est-à-dire à d'autres livres.

La littérature est l'un de ces lieux privilégiés de la communication de masse (elle s'adresse à une masse indifférenciée et non pas comme le cinéma par exemple à un groupe), c'est-à-dire que la littérature est le lieu de la communication entre deux êtres — l'écrivain et le lecteur — cherchant chacun à réduire la solitude qui fut de naissance leur lot naturel, afin de les aider à mieux vivre dans la société qu'ils ont choisi ensemble d'inventer chaque jour.

Au plan pratique, la Rencontre se subdivisera en 4 ateliers ; l'économie du livre, les habitudes des lecteurs, la diffusion du livre au Québec et à l'étranger nous ont paru couvrir en surface le problème du commerce du livre, commerce étant entendu dans tous ses sens.

Nous étudierons donc dans les différents ateliers les conditions de la naissance d'une littérature ainsi que les moyens matériels qui en peuvent assurer l'épanouissement.

La littérature est un fait international. Mais la littérature est d'abord un fait national : aussi la situation des écrivains du Québec devra nous amener à une solution originale au problème premier de la littérature qui est sa *diffusion* ; nous avons, en ce moment, réuni les conditions objectives et les possibilités économiques d'une littérature vivante et nécessaire. Il ne faudrait donc pas perdre la guerre à cause d'une querelle civile entre les différents participants du fait littéraire.

Entre l'écrivain et le lecteur se trouvent en effet des intermédiaires plus ou moins puissants, mais tous essentiels : la langue, l'éditeur, l'imprimeur, le distributeur, le libraire, le bibliothécaire, le critique, le professeur.

Maximiser les relations entre le lecteur et l'écrivain revient à coordonner le travail des intermédiaires afin de diminuer les pertes d'énergie, afin que chaque intermédiaire d'opaque devienne transparent, et que l'écrivain parle au lecteur, et que le lecteur lui réponde.

Car, est-il besoin de le rappeler, chacun des participants au fait littéraire veut l'épanouissement de la littérature.

Malgré différentes tentatives, il est fort peu probable, en effet, que l'acte d'écrire devienne collectif, comme dans les arts de groupe que sont le théâtre, la musique ou le cinéma, mais il est par contre *indispensable* que la *diffusion du livre* devienne *collective*, car tous y trouveront leur profit, la nation et les citoyens. « Nous vivons en un temps où de grandes choses se font en équipe avec l'aide de la machine ».

Au début des années 60, à la IV^e Rencontre des Écrivains, nous avons demandé la création d'un Ministère de l'Éducation. Nous ne savions pas alors à quel point notre instinct était sûr : c'est grâce à ce ministère et à l'effort collectif dans l'éducation que les écrivains du Québec aujourd'hui ont un bassin de lecteurs plus considérable, et tellement plus vivant qu'ailleurs.

Mais nous semblons avoir atteint un seuil de consommation et de production qui reste trop bas pour que l'échange soit fructueux et que le Québec ait sa juste part d'écrivains et de lecteurs ; de plus nous n'avons pas encore de programme sérieux de diffusion à l'étranger.

Je sais, pour en avoir rencontré et lu quelques-uns, que de très jeunes écrivains veulent justement détruire ce processus de production-consommation. Ils attaquent le problème avec un vocabulaire marxiste et au nom de la science. C'est donc dire que nous pouvons passer des heures en discussions théoriques si nous empruntons des modèles étrangers à la création littéraire, mais qui semblent faits sur mesure puisque nous utilisons des termes comme ceux de « production » et de « consommation ». Ces termes sont en effet trompeurs.

Georges Kepes citait récemment, dans une conférence à Toronto, le cas de cet Américain qui, achetant d'un potier mexicain une très belle pièce pour un dollar, revint l'année suivante et lui en commanda trois cents. « Combien cela me

coûtera-t-il? demanda l'Américain. Trois dollars chacune, répondit le potier. « Mais c'était un dollar l'année dernière, et je vous en commande trois cents... » « Oui, mais je prenais plaisir à faire une pièce, si vous en voulez trois cents, ça devient du travail... »

L'écrivain est un Mexicain. On ne peut espérer augmenter sa productivité comme dans les usines d'assemblage à la chaîne. Le lecteur est un Mexicain. Ce n'est pas parce qu'il a suivi des cours de lecture rapide qu'il transformera ses habitudes de lecteur, et que l'on bouleversera la littérature.

Le fait littéraire que recouvre l'économie, c'est celui des échanges. C'est donc à ce niveau, en termes de diffusion, que nous pouvons agir, sachant qu'une meilleure diffusion, passée en fonction de la majorité, permettra à la majorité d'accéder à l'écriture ou à la lecture.

Comment donc nous attaquer au problème? En obtenant le plus possible l'information pertinente à chacun des secteurs, et c'est pourquoi chaque atelier comprend des informateurs, et non des conférenciers.

Quand nous aurons accumulé les faits et les chiffres, nous tenterons, en assemblée générale d'élaborer des hypothèses de travail globales, mais aussi de souligner les iniquités du système actuel.

Aujourd'hui ces iniquités sont possibles parce que chacun des intermédiaires travaille en vase clos professionnel. Permettez-moi un exemple. Quand un éditeur épuise le premier tirage d'un roman de 4,000 exemplaires, par exemple, il fait 10% de profit sur le capital investi. L'auteur touche aussi 10%. Les risques ne sont pas les mêmes, mais disons que les profits sont partagés également. Si le roman a un certain succès, dès la seconde édition, l'éditeur voit son profit grimper à 35%. Or l'écrivain habituellement ne touchera que 12%, et encore après le 10,000ième exemplaire vendu.

C'est dire que l'écrivain, comme le libraire d'ailleurs, n'a pas part à la courbe ascendante des ventes. On parle, dans les usines, de l'intéressement du travailleur: je crois qu'il serait temps que tous les travailleurs du fait littéraire participent aux profits et pertes.

L'économie du livre, c'est la vie de la littérature. Aussi le livre ne devrait pas coûter plus que le salaire horaire moyen. *Tout livre dont le coût dépasse le salaire horaire moyen s'adresse d'avance aux classes privilégiées.* D'où il faut trouver des mécanismes qui, par une plus grande diffusion, abaisseront les coûts de production à ce seuil qui n'est pas un objectif, mais une nécessité démocratique.

L'une des deux conditions de l'épanouissement d'une Littérature nationale (l'autre étant la scolarisation et un certain degré de développement économique que nous avons déjà atteint) reste le cadre politique.

L'Etat, en effet, peut favoriser ou tuer une littérature parce que de l'Etat dépendent la censure, les taxes, les douanes, les aires et politiques de diffusion à l'étranger, l'animation culturelle, l'enseignement, et les systèmes de télécommunication.

Nous ne sommes pas, à cet égard, gâtés, car nous avons deux gouvernements qui ont des responsabilités partagées dans ce domaine, et qui tiennent tous deux à occuper le champ de la littérature. C'est un problème qui devra aussi retenir notre attention.

Vous vous rappelez peut-être la question posée en exergue du programme de cette *Rencontre* : « Est-il possible de retirer la littérature du commerce, de la libérer du marchandage pour la remettre à ceux qui la *produisent* : les écrivains et les lecteurs » ?

Je crains pour ma part que cela ne soit ni possible, ni surtout souhaitable : le commerce n'est pas vil, il est communication, il est échange. Un lecteur échange le salaire d'une heure de travail contre un livre. Cela n'est pas du marchandage. L'écrivain échangera ses heures de travail contre d'autres produits.

Je me sens mal à l'aise devant ceux qui décrivent la « société de consommation » avec le même cul de poule que les dames d'oeuvres quand elles se penchent sur la saleté de leurs pauvres. Consommer c'est vivre. Consommer quoi ? C'est là la question.

Nos besoins primaires (manger, se vêtir, s'abriter) étant assouvis, nous sommes dans une ère où le marché est celui des

désirs à créer et à satisfaire. Or c'est à nous de créer le désir du spirituel. C'est à nous de mettre sur le marché les anti-skidous. (« Nos besoins et nos jouissances ont leur origine dans la société, aussi nous les mesurons d'après la société et non d'après les objets de leur satisfaction. Parce qu'ils sont de nature sociale, ils sont de nature relative — » K. Marx).

Nous parlons souvent entre nous de contestation. Qu'il suffise de vous rappeler que les lecteurs nous contestent quand ils n'achètent pas nos livres. Si le livre est laid, si le livre n'apporte rien et ne communique pas, si le livre est cher le lecteur n'en voudra pas plus que d'une voiture laide, sans moteur et hors de prix. Il nous contestera.

Or nous vivons des années privilégiées, celles d'un pays qui se fait, celles d'une littérature qui se fait.

Les 650,000 personnes qui ont voté pour le parti québécois, par exemple, sont 650,000 lecteurs possibles puisque ces citoyens ont choisi le parti des idées. 95% des québécois lisent au moins un quotidien. Ces millions de lecteurs pourraient lire au moins 1 livre par mois. Parlez-nous de nous, demandent-ils.

Nous sommes, bien sûr, en compétition avec d'autres littératures, l'américaine et la française, surtout, qui ne sont pas étrangères au lecteur québécois. Mais nous avons vis-à-vis ces littératures deux atouts : la première, même si elle est à bon marché, se présente en langue étrangère, la seconde à des coûts prohibitifs. Il nous sera plus facile qu'aux Américains et aux Français de parler aux Québécois, si nous avons l'aide des libraires, des critiques, des professeurs.

Afin de faire la preuve que cette collaboration est possible j'ai demandé à des étudiants de l'Université de Montréal de faire une enquête sur les lecteurs. Ils l'ont fait avec joie. Cette enquête a tous les défauts du hasard, mais en a aussi toutes les qualités. Je vous en livre donc les résultats en premier, même quand ils confirment des évidences.

Mais pourquoi cette enquête ? Parce que la littérature en tant que fait social n'existe que s'il existe une opinion littéraire ; parce que le fait littéraire dépend de l'intensité des échanges et que cette intensité des échanges dépend à son

tour des efforts collectifs de tous ceux qui participent au mouvement.

Une série de réponses d'écrivains publiées dans le Cahier de *La Presse* où les uns et les autres tentent de dire pourquoi ils écrivent participe au fait littéraire : ces enquêtes sont essentielles, Monsieur Martel.

Les lancements, les prix, les Rencontres participent au fait littéraire : ces événements ne font pas une littérature, ils sont la preuve de l'intérêt que l'on porte à la littérature. Car il en va de la littérature comme de toute fonction sociale humaine : elle n'aura toujours que la valeur qu'une société veut bien lui prêter.

ENQUÊTE DU MOIS DE MARS 1970

Composition de l'échantillonnage

128 personnes interrogées

52 entre 20/30 ans dont	23 étudiants
	5 professeurs
	24 travailleurs
30 entre 30/40 ans	— collets blancs
22 entre 40/50 ans	— vendeurs / commerçants
24 de 50 ans et plus dont	10 ménagères
	10 professions libérales
	4 autres

Ces 128 personnes ont été interrogées par 25 étudiants.

1 — Achetez-vous des livres ?

103	Oui
13	Rarement parce que trop cher
12	Non

Note : La proportion d'acheteurs est ici énorme, et c'est sûrement parce que plus de la moitié des personnes interrogées est relativement jeune. Même si l'on rabaisserait le %, il n'en demeure pas moins que 3 personnes sur 4, si elles n'achètent pas effectivement de livres, se sentaient obligées de répondre : oui.

C'est dire que le livre a toujours une valeur de symbole que la vente des appareils électro-ménagers n'a pas fait diminuer.

2 — Comment et pourquoi choisissez-vous un livre ?

Dans un ordre décroissant les motivations des acheteurs sont les suivantes (certains donnant plus d'une raison).

Goût personnel, préoccupations personnelles	(28)
Le sujet du livre, question précise	(15)
L'auteur	(15)
La valeur divertissement	(14)
A la suite d'une critique ou d'un compte rendu	(13)
A la suggestion d'un ami	(12)
A la suite d'un cours ou pour un cadeau	(12)
A cause de la publicité	(8)
Par curiosité	(8)

A ces motivations qui rallient la majorité s'ajoutent d'autres raisons, mais qui n'ont été mentionnées que par un ou deux interviewés :

A la suite d'une émission de télévision	(2)
A la suite d'un film	(1)
A cause du titre, de la couverture, du coût	(3)
A la suite d'un prix littéraire	(2)
Pour la famille	(1)
A cause de l'actualité	(1)

Note : Il est donc évident que le livre est perçu comme une réponse à découvrir, une réponse personnelle à une préoccupation personnelle. Toute publicité devrait donc être axée sur ce thème. Cette courte enquête sur des motivations pourrait servir d'indicateur à une campagne en faveur de la lecture non pas pour « élever l'esprit » mais pour « mieux vivre ».

3 — Où achetez-vous habituellement vos livres ?

Disons tout d'abord que plusieurs mentionnent qu'ils empruntent des livres à des amis. Cela confirme le fait qu'en Occident chaque livre vendu correspond à 3,5 actes de lecture.

C'est-à-dire qu'un tirage de 5,000 exemplaires par exemple, correspond à 17,500 lecteurs.

Où achètent-ils les livres ? Certains mentionnent la sollicitation à domicile, mais la majorité se procure les livres

En librairie	(86)
Par la poste	(11)
A la pharmacie	(10)
Dans les stands	(8)
Dans les tabagies	(8)
Dans le métro	(3)
Chez Steinberg	(3)

C'est dire que la librairie est le point de vente préféré, et que l'éditeur (par la poste) ne rejoint qu'un huitième des lecteurs du libraire.

C'est aussi dire que tous les autres points de vente écoulent peu de livres chacun, mais que leur nombre (ici on en cite 5) assure une quantité impressionnante de livres vendus à des lecteurs qui n'oseraient pénétrer dans une librairie (32/86).

4 — Quel genre de livre lisez-vous ?

Il serait intéressant de comparer les chiffres des réponses aux ventes réelles, mais les lecteurs partagent ainsi leur intérêt, certains mentionnant plusieurs genres :

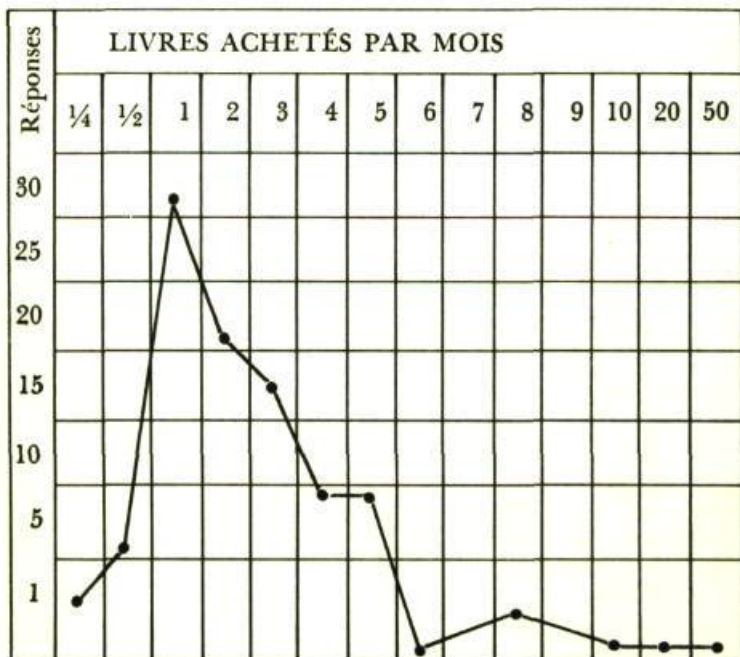
— les romans	(77)
— les biographies	(19)
— les essais	(17)
— la poésie	(15)
— l'histoire et la géographie	(14)
— divers	(12)
— sciences exactes	(10)
— sciences humaines	(10)
— philosophie	(7)
— théâtre	(2)

Note : Les romans et les biographies, qui viennent en tête de liste, satisfont le besoin du récit, chacun à leur manière.

La mort du récit (et donc de l'Histoire) n'est pas pour demain. Le roman excepté, tous les autres genres littéraires sont à peu près à égalité. Le théâtre par contre est étonnamment dernier.

5 — Combien de livres achetez-vous par mois ?

$\frac{1}{4}$	(3)	6	(1)
$\frac{1}{2}$	(5)	7	—
1	(30)	8	(3)
2	(22)	9	—
3	(17)	10	(1)
4	(9)	20	(1)
5	(9)	50	(1)



6 — Faites-vous une différence entre la littérature québécoise et les autres littératures ?

Cette question, volontairement ambiguë, nous a donné des réponses qui ne l'étaient pas moins. Ainsi :

- 22 préfèrent la littérature québécoise parce qu'elle correspond au milieu et assume ses responsabilités.
- 17 préfèrent la littérature « universelle » et sont carrément hostiles à la littérature québécoise qu'ils trouvent provinciale.
- 43 lecteurs disent par ailleurs qu'ils ne font pas la différence entendant par là qu'ils placent la littérature québécoise sur le même pied que les autres, ou encore qu'ils n'ont pas la faiblesse de la préférer. Ce sont des lecteurs « objectifs ».
- 18 disent, sans plus, qu'ils font une différence.
- 9 disent qu'ils hésitent souvent entre la littérature française et la québécoise.
- 3 répondent que cela les indiffère.
- 1 seul lecteur ne lit pas autre chose.

POUR	CONTRE	NEUTRES	HÉSITANTS	AUTRES
19.4%	15%	38.7%	7.9%	19%

7 — L'un des paramètres dont il faut tenir compte dans la viabilité économique d'une littérature reste l'éclectisme des lecteurs.

« La variété ou l'uniformité des goûts et des comportements de la population lisante quelle que soit son importance numérique ».

Or à la question : **Pouvez-vous me nommer vos trois auteurs préférés.**

Nous avons obtenu pour 100 interviewés près de 250 noms d'auteurs différents. Les Québécois ont une variété de goût qui dépasse de beaucoup la moyenne et se comportent semble-t-il comme les lecteurs d'Israël, de Suisse, du Danemark, de la Norvège, des Pays-Bas, de la Suède . . . tous petits pays qui avec le Portugal, la Finlande et la Tchécoslovaquie, refusent fortement l'uniformité.

Les trois auteurs les plus populaires seraient, d'après cette enquête :

Albert Camus
Yves Thériault
Pearl Buck

Pour ce qui est du reste, la liste des auteurs se lit comme le bottin téléphonique d'écrivains français, américains ou québécois morts ou vifs : Musset côtoie Berne, Aragon Levy Strauss, Leclerc Aquin, Clavel Steinbeck, Maupassant Tolstoï, etc.

Name it, we read it.

8 — Fréquentez-vous les bibliothèques ?

Certains d'entre vous aviez collaboré, il y a quelques années à l'établissement d'une librairie dans le quartier Saint-Henri. Nous avons alors constaté à quel point celui qui lit un livre veut se l'approprier physiquement, même usagé, puisque la librairie eut en peu de temps plus de lecteurs que la bibliothèque.

L'enquête confirme cette tendance :

7 personnes fréquentent intensément les bibliothèques.
20 " y vont
16 " s'y rendent à l'occasion.

Par ailleurs, 73 personnes n'y mettent jamais les pieds.

La bibliothèque est en fait perçue pour ce qu'elle doit être : un lieu de consultation ou encore l'endroit où emprunter un livre rare ou cher (43).

La bibliothèque n'encourage pas la lecture et les « Semaines des Bibliothèques » sont peut-être assez vaines (73). (On pourrait donc souhaiter que les écoles aient des bibliothèques-librairies à bon marché, dès le cours primaire).

9 — Comment l'écrivain gagne-t-il son salaire ?

— Droits d'auteur (41)
— Droits d'auteur et second métier (17)
— Second métier (47)
— Bourses (3)

Par ailleurs six personnes avouent ne pas savoir vraiment.

10 — Enfin l'écrivain est-il utile ?

Nous savons aujourd'hui que cette question était mal conçue puisque nous suggérions en la posant une réponse, d'une certaine manière.

38 personnes disent l'écrivain utile s'il est engagé dans la réalité parce qu'il parle pour chacun.

23 personnes le disent nécessaire au Québec d'aujourd'hui.

23 personnes voient en l'écrivain un « éducateur ».

8 personnes en font un divertisseur.

8 en font le symbole de la liberté.

4 réponses disent que l'écrivain est ni plus ni moins utile que les autres citoyens.

7 ne lui voient aucune utilité vraiment.

et une personne considère l'écrivain comme nocif.

Pendant que deux (2) insistent qu'il (l'écrivain) sera utile s'il est *lisible*.

Cette enquête nous donne donc des indications sur les habitudes des lecteurs québécois, ou du moins sur les habitudes de ces 128 personnes.

L'une des retombées de l'enquête fut que certains étudiants découvrirent des personnages passionnés de littérature, dont ils ne soupçonnaient pas l'existence et qu'ils affirmèrent vouloir revoir.

C'est dire que l'un des effets secondaires bénéfique de l'enquête fut d'amorcer un échange à propos de la littérature entre deux catégories de lecteurs, les étudiants et des citoyens pris au hasard.

Or tous nos travaux justement (écrire un livre, choisir un manuscrit, recommander un livre, analyser un livre, lire un livre) créent une communication littéraire, c'est-à-dire la mise en commun de la parole, du langage.

CONCLUSION

A la fin de ces assises nous pourrions exprimer des vœux pieux à l'intention des autorités gouvernementales. Je crois pour ma part qu'il serait plus important que nous prenions sur nous d'élaborer un plan de diffusion de la littérature afin de réclamer l'aide nécessaire quand nous saurons *vraiment* ce qu'il faut faire.

L'objectif que nous nous fixons est de *maximiser les relations entre les lecteurs et les écrivains*.

Le plan que nous élaborerons, à la suite des travaux des ateliers, pourrait porter en sous-titre, nous référant à un article de Jacques Brault dans la revue de l'Université d'Ottawa :

« *Pour une Maison des lettres québécoises* »

Il nous reste à définir ce que sera cette Maison, au sens littéral ou figuré. Je vois pour ma part que cette Maison devra réunir tous les intermédiaires du fait littéraire. Proposer une Maison, c'est proposer de construire un système qui nous permettra d'atteindre l'objectif fixé et de s'y retrouver.

Et dans ce cas précis nous avons tout avantage à élaborer les structures avec soin, si nous voulons que la Maison tienne debout.

Mes camarades et moi savons par ailleurs que nous ne réussirons pas cette entreprise en trois jours. C'est pourquoi nous nous engageons à vous réunir si vous le voulez bien dans les mois qui viennent afin de réaliser ce qui sera élaboré dans les discussions.

Nous voulons créer une littérature populaire. C'est-à-dire permettre la naissance de nombreux écrivains parmi des lecteurs plus nombreux encore. Pour réussir une littérature populaire nous devons d'abord nous débarrasser des notions de pérennité et des valeurs classiques empruntées.

Aujourd'hui, dit Fscarpit, « l'écrivain issu du peuple doit choisir entre la solitude parmi les siens et l'exil social ».

Or cela n'est pas un choix. Et Escarpit ajoute : « il faut vraiment être un très grand artiste pour comprendre et faire comprendre que « vulgaire » et « populaire » sont des synonymes et que leurs sens ne s'alignent pas forcément sur la valeur inférieure ».

Pierre Vadeboncoeur a décrit les Québécois comme formant « une classe sociale ». L'Histoire nous offre donc l'occasion unique de faire une littérature québécoise qui soit une littérature de classe populaire pour la classe populaire.

Mais nous ne réussirons cette aventure que si les éditeurs, les libraires, les bibliothécaires, les critiques et les professeurs acceptent de se retrouver avec les écrivains et les lecteurs dans la même Maison.

C'est à ces travaux que nous vous convions.

JACQUES GODBOUT